

MARC PASTEGER

LES PLUS ÉTONNANTES
HISTOIRES
DE CHEMIN DE FER

Racine

Couverture : Dominique Hambye
Mise en pages : MC Compo – www.mccompo.be

L'éditeur s'est efforcé de régler les droits relatifs à l'illustration de couverture conformément aux prescriptions légales. Les ayants droits que, malgré nos recherches, nous n'aurions pu retrouver, sont priés de se faire connaître à l'éditeur.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2019
Tour et Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B - 1000 Bruxelles

D. 2019, 6852. 4
Dépôt légal : mars 2019
ISBN 978-2-39025-077-7

Imprimé aux Pays-Bas

INTRODUCTION

J'aime le train, au point de l'utiliser quotidiennement, et brièvement, pour me déplacer à Bruxelles entre mon domicile et mon bureau. L'aventure la plus insolite qui me soit arrivée sur le rail a pourtant pour décor une voiture de première classe bondée d'un Thalys immobilisé par le gel et la neige en décembre 2010, quelque part dans la belle campagne française.

Je me rends à Paris où je suis attendu pour un enregistrement des « Grosses Têtes » de RTL. J'ai beau avoir pris une large marge de sécurité, les minutes filent aussi vite que le convoi dans lequel je me trouve s'il circulait normalement. Très régulièrement et en quatre langues, on nous explique que le Thalys rencontre des problèmes techniques et qu'on ignore quand il va pouvoir redémarrer. Tout aussi régulièrement, l'une des assistantes de Philippe Bouvard m'appelle pour savoir comment évolue ma situation.

Finissant par me rendre compte que même aidé par un miracle soudain, je n'arriverai jamais dans les délais voulus au grand studio du 22 de la rue Bayard, j'accepte la proposition d'intervenir par téléphone. Je repère le seul endroit où les annonces incessantes ne sont pas diffusées : les toilettes ! Suffisamment tôt avant l'appel de RTL, je m'y boucle. Et, forcément, je raconte sur antenne ma mésaventure et le lieu d'où je parle ! J'amuse la galerie et, accessoirement, assure la promotion de mon dernier livre en date.

Lorsque j'ai ensuite ouvert la porte de ma « cachette », j'ai vu la longueur de la file et la tête des passagers mécontents qui devaient se demander pourquoi j'avais confondu aussi longtemps WC et cabine téléphonique.

Dans les trains et les gares, des histoires de toutes natures naissent, vivent ou meurent chaque jour. En voici un très large échantillon.

PS : Pour des raisons de protection de la vie privée, dans certains récits, des noms de personnes ou de lieux ont été changés. Si la forme de quelques textes a pu être quelquefois romancée, le fond demeure rigoureusement authentique.

Premier train, première panne

Avant d'entrer dans l'histoire de la Belgique en tant que père de la Dynastie, Léopold I^{er} a longuement vécu en Angleterre où le peuple l'avait pleinement adopté. Il y avait épousé la princesse Charlotte qui devait devenir reine. Hélas, la jeune femme mourut quasiment en même temps que son premier enfant à peine né. Pendant plusieurs années, cet homme ne manquant ni de prestance ni d'élégance traîna sa tristesse et sa mélancolie dans divers voyages mais revint toujours à Londres, une ville qu'il adorait.

De l'autre côté de la Manche, le prince Léopold a assisté ébloui aux débuts du chemin de fer en 1825.

En Belgique, où il prête serment le 21 juillet 1831, le roi nourrit des projets ambitieux. Dans les jours qui suivent sa prise de fonction, il demande qu'on étudie au plus vite le dossier d'un chemin de fer belge, ce qui constituera une première sur le continent.

Fin 1832, le souverain belge charge Charles Rogier, le ministre de l'Intérieur, d'élaborer un plan afin que le réseau couvre une très grande partie du pays. Le projet fait état d'une ligne partant du nord, à Anvers, et allant jusqu'à l'est, à Verviers, avec un embranchement à Malines en direction d'Ostende et de Bruxelles.

L'émergence d'un tel progrès ne suscite pas que des applaudissements. Loin s'en faut !

Ainsi les représentants du monde agricole ripostent-ils avec virulence et avancent des arguments que, dans le peuple en tout cas, l'on entend.

Pêle-mêle, ils entrevoient la disparition de plusieurs métiers (voiturier, éclusier, palefreniers, bateliers...), la mort du cheval et, par là même, l'inutilité des plantes fourragères ! Rien que ça ! Ils déplorent également la destruction de maints espaces verts sacrifiés à ces maudits rails...

Certains affirment, et le plus sérieusement du monde, que, transporté dans un engin roulant à trente ou quarante kilomètres à l'heure, le lait tournera, deviendra du beurre et que les œufs seront vite transformés en omelettes ! D'autres s'inquiètent pour les vaches qui, surprises sur une voie par l'irruption d'une locomotive, risqueraient leur vie ou, au moins, de grosses émotions pouvant, là encore, gâter le fruit de la traite...

Léopold, qui ne possède guère le sens de l'humour, ne décèle pas là une occasion de s'amuser. Il n'a cure de ces diatribes qu'il juge d'un autre âge. Pour permettre à la Belgique d'entrer dans l'ère moderne et de générer ainsi de nouvelles activités commerciales, il soutient sans réserve cette innovation capitale. Et, finalement, le 1^{er} mai 1834, la loi qui l'officialise élargit encore le schéma initial.

Le Parlement donne en effet son accord pour « un système de chemins de fer ayant pour point central Malines et se dirigeant à l'Est vers la Prusse par Louvain, Liège et Verviers ; au Nord vers Anvers ; à l'Ouest vers Ostende, par Termonde, Gand et Bruges ; au Midi vers la frontière française par Bruxelles ».

Le 5 mai 1835, au milieu de neuf cents invités, le roi, qui a fêté le mois précédent la venue au monde du futur Léopold II (le 9 avril), arrive à la première gare bruxelloise, située à l'Allée Verte. Il s'apprête à inaugurer le tronçon Bruxelles-Malines. L'aller se déroule de manière idyllique. On s'extasie sur ce nouveau mode de déplacement où on se cramponne à son siège sans trop montrer sa trouille...

Le retour vers la capitale s'avère plus chaotique. En rase campagne, à hauteur de Vilvorde, le long convoi s'arrête... Durant la halte à Malines, pendant que les convives consomment le vin d'honneur, la machine, elle, perd un peu trop et trop vite sa vapeur... Résultat : Léopold I^{er} et ses amis sont priés de descendre (et, sans que cela soit dit, de profiter du paysage champêtre) pendant que le train retourne dare-dare à Bruxelles faire le plein...

Un incident un peu grotesque qui, pourtant, ne ternit pas trop l'image de cette splendide journée. Avec ou sans raté, il s'agit d'un événement européen majeur dont cette toute jeune nation se montre fière.

Dans les jours qui viennent, la presse tresse des couronnes de lauriers aux initiateurs de cette fabuleuse aventure. Et insiste peu sur les ratés comme le jour où la locomotive ne s'arrête pas à l'endroit prévu emportant le bureau d'un receveur à Malines. Ou bien lorsqu'elle précipite plusieurs mécaniciens dans le canal de Louvain, sans mal heureusement. Ou bien encore lorsque les voyageurs doivent pousser la machine à Laeken parce qu'elle ne peut avancer seule... La Belgique pionnière n'a que faire de ces détails !

Les Belges, mais aussi de nombreux étrangers, se précipitent. Résultat : en un peu moins de trois mois, on vendra 163 482 billets !

Parmi les acheteurs figure l'exécuteur testamentaire du grand écrivain britannique Walter Scott fasciné par le train. Il avait désiré que sa plume soit offerte à la première personne que son représentant verrait dans un wagon lisant l'un de ses livres. L'heureux élu fut trouvé et mit du temps à réaliser qu'il avait gagné pareil cadeau... Une histoire insolite avait eu lieu dans un train. Il allait s'en produire beaucoup d'autres...

« Mon mari m'empoisonne à petit feu... »

Ce 4 novembre 1960, Elizabeth Evans attend sur le quai de la gare de Royston le train qui doit la mener à Londres où elle va rendre visite à sa sœur. Un vent glacial souffle sur le quai et Elizabeth, âgée de septante-six ans, a relevé le col de son manteau en laine puis enfoncé encore un peu plus son chapeau sur la tête afin qu'il ne s'envole pas.

Elizabeth Evans a quitté le hall relativement chauffé cinq minutes avant l'arrivée du train prévue à 11h07. Mais quelle différence de température !

« Cela ne m'étonnerait pas qu'il neige bientôt ! », lance-t-elle à un jeune homme qui, dans le wagon, vient de s'installer en face d'elle. « Le *Times* l'annonce aussi ! », réplique-t-il en se frottant les mains gelées. « D'un temps pareil, note la vieille dame, vous devriez porter des gants ! »

L'autre sourit : « Ma mère m'a dit la même chose pas plus tard qu'hier ! » « Eh bien, tranche Elizabeth, vous devez l'écouter ! »

D'emblée il s'installe un climat presque amical entre ces deux personnes qui ne se connaissent pas.

« Les jeunes d'aujourd'hui croient tout savoir mieux que nous, insiste Elizabeth. Et ils ont parfois raison, d'ailleurs. Mais, souvent, j'observe que leur but consiste juste à faire le contraire de ce que nous leur conseillons. Au fait, comment vous appelez-vous ? »

Jimmy Anderson a vingt-cinq ans et, comme Elizabeth, il habite à Royston, ville située à soixante kilomètres de

Londres où il enseigne l'Histoire. Elizabeth le regarde et fronce les sourcils. « Vous me donnez l'impression d'être toujours à l'école ! » « Mais j'y suis toujours, souligne Jimmy en riant. Simplement, plus du même côté du bureau ! »

Elizabeth soupire : « Moi, j'ai trois fois votre âge et j'arrive déjà à la fin de ma vie... » Jimmy la reprend : « Vous me paraissiez pourtant bien en forme ! » Long silence. Elizabeth semble plongée dans des pensées qui l'attristent. Ne voulant pas se montrer indiscret ou inconvenant, Jimmy Anderson a sorti le *Times* de la poche intérieure de son blouson et s'absorbe dans sa lecture. Puis, brusquement, Elizabeth demande : « Êtes-vous marié ? » Jimmy répond : « Pas encore. Ma fiancée travaille à Londres et je vais la retrouver. »

« Méfiez-vous ! » lance Elizabeth qui ne plaisante pas. « De Camilla ? » s'étrangle presque Jimmy. « D'elle, je ne sais pas. Mais du mariage, certainement. C'est un piège. Et une fois que vous êtes tombé dedans, il n'y a plus moyen d'en sortir, croyez-moi. »

Une fois encore, Jimmy craint de déranger Elizabeth. Mais il n'a pas besoin de poser la moindre question. « Autrefois, j'ai cru au grand amour et à ses promesses. Robert jurait qu'il allait me rendre heureuse, m'offrir une vie de rêve. Quelle farce ! Il s'est bien moqué de moi. Égoïste, égocentrique, menteur, il n'a fait que penser à lui et à son plaisir. Il m'a traitée comme une moins que rien... »

Jimmy se sent mal à l'aise. Il a l'impression de se mêler malgré lui d'une histoire qui ne le regarde pas. Mais, par ailleurs, au fil des kilomètres parcourus entre Royston et Londres, il éprouve une sorte de compassion grandissante à l'égard d'Elizabeth Evans qui finit par lui confier : « En fait, mon mari m'empoisonne à petit feu, je le sais. Il en veut à mon argent... » Jimmy a sursauté. « Vous en êtes sûre ? » « Certaine. » Anderson juge la situation tellement énorme qu'il a peine à croire que la brave dame ne lui raconte pas le

dernier roman d'Agatha Christie! « Robert a un mauvais fond, je l'ai compris tardivement mais, aujourd'hui, je sais enfin qui il est : un sale type ! Que voulez-vous ? J'étais naïve et amoureuse. Quand il a refusé d'avoir des enfants, je n'ai pas insisté afin de ne pas le contrarier. Mais c'était déjà une manœuvre afin de m'isoler. Comme je n'ai jamais rien entendu aux chiffres et aux finances, il a usé et abusé de ma dot. Et, comble de l'ignominie, en compagnie d'autres femmes ! Ça, je ne l'ai appris que bien plus tard, lorsque l'une d'elles qui se croyait sa seule maîtresse a fini par me contacter... »

Jimmy trouve que, décidément, Elizabeth charge bien la barque. « Il a septante-deux ans et court encore après les jeunes. Et pour les séduire, il a besoin de moyens ! Voilà pourquoi il veut vendre mes immeubles... »

Anderson insiste : « Ne vous laissez pas faire ! » Elizabeth a un sourire triste. « À quoi bon ? »

Le train arrivant à Londres, la vieille dame enfle ses gants, empoigne son sac et, comme si de rien n'était, salue Jimmy : « J'ai été ravi de bavarder avec vous. » Et elle s'éclipse avant même que son compagnon de voyage ne puisse prononcer le moindre mot.

Jimmy demeure songeur et, une heure plus tard, il retrace à sa dulcinée cette longue conversation pour le moins curieuse.

Camilla, qui rit de beaucoup de choses, hausse les épaules : « Elle perd la boule ! Si son mari l'empoisonnait vraiment, elle agirait et le dénoncerait, surtout si elle a de l'argent et qu'elle peut donc s'offrir un ou plusieurs bons avocats ! »

Jimmy en conclut que les arguments de Camilla sont les bons et, très vite, Elizabeth Evans n'encombre plus son esprit. Jusqu'au 5 janvier 1961. Ce jour-là, dans le *Times*, Jimmy Anderson lit un entrefilet évoquant à Royston « la mort d'une septuagénaire, Elizabeth E. ». Sa sœur s'est

manifestée auprès de la police locale et accuse l'époux de la défunte de l'avoir assassinée.

Dès la fin de ses cours, Jimmy se rend au commissariat afin d'en savoir davantage. L'inspecteur qui le reçoit se montre pour le moins méfiant. À quel titre ce jeune homme pose-t-il des questions à propos d'une affaire « qui n'existe pas » ? Et d'ajouter : « Un journaliste a écouté la sœur de Mme Evans et en a fait dix lignes. Un point c'est tout. »

Jimmy ne se laisse pas impressionner par la mauvaise humeur de son interlocuteur. « Je voudrais que vous preniez note de ma déposition. Car je crois être en mesure d'accréditer la thèse selon laquelle Elizabeth Evans a bel et bien été assassinée... »

Le flic a fini par se rendre compte que Jimmy Anderson n'était pas un rigolo. Et c'est d'ailleurs grâce à lui qu'une enquête a pu être ouverte. Les recoupements avec les accusations de la sœur d'Elizabeth étaient à ce point troublants que le corps a été exhumé afin d'être autopsié. Bien des mois plus tard, Robert Evans a été reconnu coupable d'empoisonnement sur la personne de son épouse et condamné à trente ans de prison dont il fut délivré en moins de six mois par une crise cardiaque mortelle.

Un maniaque de l'exactitude

Même en étant largement en avance sur l'horaire prévu, Julian Cruz marche d'un très bon pas comme s'il était à deux doigts de rater son train. Or, Julian Cruz, vingt-sept ans, n'a jamais raté de train. Et ce, pour la bonne et simple raison que, maniaque de l'exactitude, il prend des marges énormes. Au point qu'un jour, il arrivera peut-être même trop tôt pour le train précédant le sien dans la même direction !

Julian Cruz, employé chez un notaire de Chicago, a la réputation d'être à cheval, non seulement sur les horaires, mais également sur toutes les réglementations. Ses collègues apprécient certes le sérieux de son travail mais on ne peut pas dire qu'ils le portent dans leur cœur. Julian est en effet du genre à faire une réflexion dès qu'il remarque la moindre petite lacune.

Drôle de type en réalité avec qui les autres ne frayent pas. On le sait célibataire et visiblement ravi de le rester. De taille moyenne, les cheveux bruns, les traits sévères, Julian Cruz ne rit pas souvent et sourit très rarement. On ne le lui demande pas, et, professionnellement, il semble irréprochable. Ses employeurs ne manquent d'ailleurs jamais une occasion de le citer en exemple.

Ce 22 août 1982, Julian Cruz termine de travailler à midi et rentre chez lui. Comme il ne s'accorde jamais de longues périodes de vacances, il apprécie quelques heures de repos, ici et là. C'est donc le cas ce jour-là. Julian habite à Bolingbrook, à quarante kilomètres de Chicago. Et quotidienne-

ment, il effectue le trajet, aller-retour, en train. Il connaît les horaires par cœur, y compris ceux de la mi-journée. Départ à 13h02 voie cinq.

Julian Cruz met le pied sur le quai à 12h40 et, dès que le convoi surgit, il embarque.

Cruz s'installe dans un compartiment, pose sur le siège à côté du sien son attaché-case d'où il extrait une revue sur les jardins. Cet après-midi, Julian va entretenir le sien avec, évidemment, le plus grand soin. Mais, subitement, Julian Cruz ne parvient plus à se concentrer sur l'article expliquant comment obtenir une pelouse plus verte. Il vient de se rendre compte que le moteur du train ne tourne plus. Et pourtant, il est 12h59. Les trois minutes qui suivent ressemblent à un bout d'éternité. À 13h02, le train ne démarre pas. Julian a fermé sa revue et l'a remise à sa place. Son attaché-case à la main, il se lève. Il apostrophe un voyageur puis un autre et encore un troisième : « Vous savez pourquoi nous ne sommes pas partis ? » Mais n'obtient forcément aucune information.

Cruz s'assied et regarde fixement sa montre : 13h07 ! « C'est insupportable ! » s'exclame-t-il. Dans le wagon, on l'observe bizarrement. D'autant qu'il ajoute d'un air menaçant : « Je leur laisse encore trois minutes ! »

Et tout juste ce délai passé, Julian Cruz descend sur le quai et avance l'air très décidé vers la locomotive. Il n'y voit personne. Fulminant, Cruz monte à bord et, aussi hallucinant que cela puisse paraître, lui qui n'a jamais conduit qu'une petite voiture, parvient rapidement à mettre la machine en route !

Voilà donc l'engin qui s'élance ! Julian est comme transfiguré et crie : « Hourra ! Je rentre chez moi ! »

Sur le quai, en revanche, c'est la panique ! Blême, le conducteur – le vrai – crie au secours. Julian ne franchit heureusement pas plus de trois cents mètres. Le système d'arrêt

automatique met fin à ce qui aurait pu s'achever en randonnée tragique.

Le lendemain, la presse s'interrogera sur la facilité avec laquelle un quidam a pu ainsi détourner un train. Par la suite, elle expliquera que Julian Cruz, d'abord intercepté par la police appelée d'urgence à la gare, n'a pas été jugé dangereux. Mais il n'a pas pour autant été remis rapidement en liberté. Au cours des différents interrogatoires qu'il a subis, Julian Cruz a insisté : « Moi, je ne suis strictement pour rien dans cette histoire. Le type qui devrait être face à vous aujourd'hui, c'est l'irresponsable qui n'a pas respecté l'horaire. Que faisait-il à la place de son boulot ? On peut me le dire, ça ? »

Plus tard, Cruz insistera : « Pour moi, 13h02, ce n'est pas 13h03 ou 13h04. Dès qu'il y a manquement, il doit y avoir sanction. J'ai d'ailleurs l'intention de porter plainte contre ces laxistes qui m'ont obligé à prendre la situation en main... »

Julian Cruz, garçon psychorigide à l'excès, n'est donc pas resté longtemps en prison. Il été orienté vers un institut psychiatrique où, souvent, on traite les gens qui déraillent...

L'énigme de la femme disparue

Au milieu de la gare de Belgrade, tard dans une soirée du mois de juin 1980, un homme court vers la cabine téléphonique qu'il vient de repérer. Il sort de la poche de sa veste un carnet, l'ouvre et s'arrête à la ligne *Europe Assistance*¹. Ce monsieur, Bertrand Mauduit, diplomate français, est bien ennuyé. «Voilà, explique-t-il à son correspondant à Paris. Je suis en voyage en Yougoslavie. Je viens d'arriver à Belgrade par le train 6507 et je ne retrouve plus... ma femme!»

À l'autre bout du fil, on devine que l'employé sourit. Il pose des questions un peu bateau, sans doute simplement pour vérifier que son interlocuteur, vu l'heure tardive, n'est pas victime d'un gros coup de fatigue. Au bout de quelques minutes de discussion, il se rend compte que Bertrand Mauduit possède toute sa lucidité même si le récit auquel il vient d'avoir droit relève d'un script de polar.

Flash back. Bertrand et Monique Mauduit s'offrent des vacances en Yougoslavie. Ils séjournent sur les bords du lac d'Ohrid avant de se rendre à Skoplje, Nis et Belgrade. C'est dans cette avant-dernière ville que le couple est monté dans le train 6507, duquel Monique et ses bagages se sont littéralement volatilisés car entre Nis et Belgrade, il n'y a eu aucun arrêt!

1 Ce dossier figure parmi ceux de la société Europe Assistance que Pierre Bellemare, Gregory Frank et Marie Suchet ont consultés pour en tirer un livre sorti en 1988, *Par tous les moyens* (Édition n° 1).

Bertrand Mauduit est forcé de confier que lui et son épouse se sont brouillés durant le voyage. À un moment, Monique a indiqué que, plutôt que poursuivre une conversation orageuse, elle préférerait dormir. Bertrand n'en a eu cure et a choisi d'aller dîner dans le wagon restaurant. Lorsqu'il en est revenu, Monique avait disparu.

Europe Assistance contacte l'un de ses agents à Belgrade et le charge de cette affaire pour le moins délicate. La personnalité du client et l'énigme qu'il a livrée exigent évidemment du tact. Mais aussi de la rapidité car cette Mme Mauduit, il faut la retrouver vite !

La police n'a été prévenue d'aucun incident concernant le train 6507. Dusko, l'agent d'Europe Assistance, travaille méthodiquement. Il téléphone à chacune des vingt-sept gares par lesquelles le convoi est passé. Et, après quelques coups de fil, il obtient enfin l'information lui donnant une piste !

C'est à Mladenovac qu'un gardien affirme : « J'ai fait arrêter le train 6507 par un signal spécial car il était en avance de quatre minutes. Ce délai écoulé, je l'ai laissé repartir. » Dusko enchaîne : « Et vous n'avez pas vu une femme en descendre ? » « Si. En ce moment, elle dort sur un banc dans le hall... » « Surtout, qu'elle reste bien chez vous ! supplie Dusko. Je quitte Belgrade et j'arrive. »

Il saute effectivement dans sa voiture et parcourt les quatre-vingts kilomètres les séparant de Mme Mauduit qu'il découvre dans un état second. Elle bredouille plus qu'elle ne parle. Dusko parvient à commander du café fort qui, au bout d'un moment, réveille partiellement et de façon éphémère la Française. Il commence à disposer de plusieurs pièces du puzzle.

Donc, Bertrand et Monique se querellent. L'épouse s'endort tandis que l'époux mange. Au milieu de son sommeil, Monique émerge quelque peu, se rend compte que le train

est à l'arrêt et, paniquée, se dit qu'elle se trouve à Belgrade. Ne voyant pas Bertrand, elle en déduit qu'il est déjà descendu. Comme il était fâché, il aura continué à manifester sa mauvaise humeur en ne se souciant pas de sa moitié. Monique empoigne une valise et son sac à main, ouvre la porte du wagon sans la moindre difficulté et, au milieu d'un quai désert et d'une brume personnelle qu'elle a du mal à dissiper, cherche Bertrand. Le convoi, lui, reprend sa route vers Belgrade!

Incapable d'entamer la moindre réflexion, Monique entre dans la salle d'attente de cette gare au milieu de nulle part et, s'affalant sur un banc, se rendort au quart de tour.

De retour à Belgrade, Dusko croit son incroyable aventure terminée. Et il se trompe! Car à la permanence de nuit de la gare où l'on est bien sûr au courant de l'affaire Mauduit, l'agent apprend que le diplomate français a quitté les lieux pour se rendre à son hôtel en compagnie de... sa femme! «Ce n'est pas possible!», s'exclame Dusko. «Si, si, jure l'employé, on les a vus monter ensemble dans un taxi...»

Le temps – très court – de se rendre compte qu'il est, lui, toujours bien éveillé, Dusko appelle l'hôtel en question et demande à parler à Bertrand Mauduit. Pour l'informer que son épouse – la seule, la vraie! – va le rejoindre dans moins de trente minutes! Mauduit comprend qu'il ne doit pas perdre une seconde...

Dusko récoltera par la suite les ultimes pièces du puzzle.

Ces derniers mois, Bertrand entretenait une liaison avec sa secrétaire, Sophie. Décidé à rompre et à réinstaurer un climat de confiance entre Monique et lui, il a organisé ce voyage. Seulement, sans qu'il le sache, Sophie s'est procuré la copie de l'itinéraire et a réservé dans les mêmes endroits que le couple! Pour avoir la paix avec l'officielle qui l'énervait, Mauduit a forcé sur les gouttes du somnifère qu'il lui a tendu. Puis, à la gare de Belgrade, il est tombé sur Sophie

planquée dans le train et surgissant, pour elle en tout cas, au bon moment. Ne sachant où Monique s'était éclipsée, Bertrand a choisi de se consoler dans les bras de Sophie. Jusqu'au moment où Dusko s'est manifesté ! Mauduit a alors fait sortir discrètement la maîtresse pendant que l'épouse titubant s'écroulait sur un lit. Elle ne remarqua pas qu'il se trouvait sens dessus dessous car elle retourna illico presto dans les bras de Morphée...

Un vrai vaudeville qui, pour sa partie rendue publique, a connu là son tomber de rideau...

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Premier train, première panne	9
« Mon mari m'empoisonne à petit feu... »	13
Un maniaque de l'exactitude	17
L'énigme de la femme disparue	21
Une vache peut sauver une vie	25
Grâce à un mariage impossible	29
Le vrai crime de l'Orient-Express	35
Enfin la retraite !	39
Une fenêtre trop ouverte	45
Le sang-froid d'un héros	49
Ils voient leurs sacs	51
47 millions d'euros dans 125 sacs	55
Le butin pour le réveillon	61
Une main tendue	65
Une course contre la montre	67
Alexandre Dumas guérisseur	71
Le doigt dans l'engrenage	79
La compagnie de Maigret	81
Le bon Dieu sans confession	89
Un président aux pieds propres	93

« Avec un retard d'au moins trente minutes... »	99
Des cagoules en plein été	109
Les sourires de la vieille dame	115
Une photographie	119
Un changement d'horaire précipite l'amant dans la penderie	123
Le wagon de Léopold II pour Napoléon III	127
Coup de cœur	131
Disparu	135
La valisette en cuir brun	139
Une catastrophe et une bonne publicité	145
Une apparition	147
Un corps dans le fossé	151
Trois secondes à la télé	155
On ne transige pas avec une promesse	161
Une nuit de Noël	165
Bibliographie	169
Remerciements	171